

Centralité et intégration

Essai de comparaison entre la Croix-Rousse à Lyon et Liberdade à São Paulo

Mônica Raisa Schpun et Laurette Wittner



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/381>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.381

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 76-83

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mônica Raisa Schpun et Laurette Wittner, « Centralité et intégration », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/381> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.381

Centralité et intégration

Essai de comparaison entre la Croix-Rousse à Lyon et Liberdade à São Paulo

Par Mônica Raisa Schpun,
historienne⁽¹⁾, Centre de recherches sur le Brésil contemporain (EHESS, Paris)
et Laurette Wittner,
architecte et urbaniste⁽²⁾, laboratoire RIVES - Recherches interdisciplinaires ville, espace, sociétés
(UMR CNRS 5600 – ENTPE, Lyon)

HLM à São Paulo © Mélanie Pavy, 2009

Au centre des grandes villes comme Lyon ou São Paulo, dans ces quartiers qui constituent le cœur de leur histoire, différents processus d’“ethnisation” sont à l’œuvre. Les travaux sur les quartiers de la Croix-Rousse et de Liberdade permettent de comprendre les enjeux liés à l’intégration des étrangers dans ces espaces, mais aussi les modalités selon lesquelles cette intégration est en rapport direct avec le territoire même du quartier. Dans les stratégies d’intégration, le rapport à l’espace est à double sens : les migrants y laissent leur trace, et en investissant ces lieux centraux, ils gagnent une “visibilité urbaine”.

Les Pentes de la Croix-Rousse : l’empreinte des Canuts

Lyon possède une particularité ingérable : son premier arrondissement, réceptacle des monuments de centralité comme l’Hôtel de Ville, l’opéra, le musée des Beaux-Arts, est en même temps un quartier pauvre, emblématique de l’histoire des Canuts⁽³⁾ dont il garde trace. Malgré une gentrification galopante, il est habité aujourd’hui encore par des immigrés, des pauvres et des précaires de tous ordres. La mixité du quartier est due autant à sa qualité architecturale qu’à son histoire. Le quartier s’étend sur une colline, labyrinthe urbain de ruelles et passages semi-privés qui permettent d’aller d’une rue à l’autre en “traboulant” un ou plusieurs immeubles. Cet enchevêtrement forme le quartier le plus dense d’Europe. L’artisanat de la soie n’est pas étranger à cette urbanisation caractéristique.

En 1801, J. M. Jaquard invente, comme on le sait, le métier à tisser. Les machines qui atteignent une hauteur de 3,8 mètres induisent, à l’intérieur des immeubles, des hauteurs sous plafond importantes, de plus de 4 mètres. Étant donnée la surface nécessaire pour l’atelier, pièce de vie unique, les structures porteuses sont souvent des voûtes. Le besoin de lumière, pour permettre aux artisans de travailler le plus longtemps possible dans la journée, a multiplié le nombre de fenêtres. Il en résulte des immeubles aux fenêtres hautes, dotés de cours intérieures. Ces lieux “canusards”, grands atouts du quartier, s’adaptent aujourd’hui aux exigences d’une architecture contemporaine qui joue de la hauteur sous plafond en créant des mezzanines et autres.

Avec les progrès mécaniques et l’évolution de l’industrie, l’artisanat lyonnais de la soie décline. L’invention de la soie artificielle lui a donné le coup de grâce. L’empreinte des Canuts reste pourtant inscrite dans le quartier : la surpopulation des ateliers et la misère ont dégradé les immeubles, et un siècle plus tard le premier arrondissement de Lyon est encore l’un des quartiers les plus pauvres de la ville.

Le rapport de présentation de la ZPPAUP (Zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager⁽⁴⁾) cite Simone de Beauvoir, laquelle écrit en 1971 à propos des Pentes : *“L’impression qui dominait c’était celle d’un délabrement et d’une saleté tels que je n’en avais jamais rencontrés en France, sur une si vaste échelle, à l’intérieur d’une ville. J’ai croisé dans des cours, dont le sol était jonché d’ordures, des hommes qui allaient vider dans les waters des seaux hygiéniques : pas de waters dans les logements, ni même à l’étage. Les murs étaient encore plus encrassés que dans le Vieux-Lyon. Le linge qui séchait aux fenêtres était abrité par un dais de plastique : sur cet écran protecteur s’amoncelaient des retombées de fumées, des poussières, toute espèce de détritrus. Dans ces taudis habités jadis par les Canuts sont parqués aujourd’hui les Nord-Africains.”*

Une population en pleine évolution

Du fait de sa dégradation, le quartier présente des espaces vacants ; une partie de son bâti appartient à des propriétaires bailleurs qui, pour monnayer le risque encouru d'impayés, louent à des prix exorbitants des logements à une population pauvre, immigrée ou non⁽⁵⁾, qui ne peut pas accéder à un HLM. Ceux-là côtoient des taudis à faible loyer, majoritairement occupés par des immigrés. À partir de 1968, des squats investissent la “colline qui travaille”, devenue depuis lors un lieu d'expériences collectives et alternatives, une sorte de *laboratoire social* dans l'imaginaire des dirigeants politiques. Certains squatteurs ont créé des structures alternatives et des restaurants autogérés. Les loyers faibles ont intéressé des artistes et des intermittents, population à faible revenu, mais à fort capital culturel. Les cadres, attirés par la position centrale du quartier et par son architecture (qui permet l'aménagement de lofts et des réhabilitations de design contemporain), se font de plus en plus nombreux⁽⁶⁾. La maire d'arrondissement⁽⁷⁾ explique ainsi : “*Les Pentes sont en perpétuelle ébullition, c'est un quartier résistant et la mixité sociale y est une réalité.*”

Le commerce “ethnique” fleurit, soutenu par une population dont les habitudes d'achat “à l'ardoise” et la non-possession d'une voiture font une clientèle fidèle, sinon captive, mais aussi par des nouveaux arrivants avides des charmes du petit commerce de proximité et de la vie de quartier.

En raison de son parc immobilier en partie vétuste, mais de grande qualité patrimoniale (classement Unesco), et de sa population qui compte les taux les plus élevés d'allocataires des prestations sociales, de bénéficiaires du RMI⁽⁸⁾, mais aussi de cadres, le quartier des Pentes de la Croix-Rousse, est au cœur d'un dispositif d'ensemble. Celui-ci inclut une démarche de DSU (Développement social urbain) initiée en 1989, une ZPPAUP créée en 1994 (dont un secteur classé en Déclaration d'utilité publique), et un contrat de ville 2000-2006, qui a pour objectif de développer une solidarité d'agglomération en faveur de la lutte contre les ségrégations urbaines et sociales.

Les Pentes de la Croix-Rousse est un quartier à forte concentration de population immigrée, mais qui n'est pas dédié à une ethnie particulière. Puisqu'il existe à Lyon une immigration à faibles ressources économiques, des logements ont été massivement loués par une population immigrée et pauvre. Cette population n'avait pas de revendication catégorielle motivée par son origine ethnique. Elle passait plutôt inaperçue et sa présence n'était repérable que par les épiceries ouvertes le soir, les restaurants exotiques et les kebabs. C'est l'effort politique de créer de la mixité sociale – ou d'en voir à tout prix l'existence – qui a mis sous les projecteurs la population immigrée de la Croix-Rousse, comme en témoignent les discours politiques. Mais ce que les acteurs politiques décrivent comme mixité et lien social n'est rien d'autre

qu'une cohabitation qui ne se croise pas ou peu, et souvent sur le mode de la bien-faisance ou de l'exotisme. Ainsi, au fur et à mesure de l'"amélioration" du quartier, on assiste à un changement de sa population, en faveur des classes supérieures. Cette évolution interroge la performance des dispositifs de lutte contre les ségrégations.

Le quartier de Liberdade : une immigration japonaise en milieu urbain

L'émigration japonaise vers le Brésil commence en 1908. S'orientant au départ vers les plantations de café, après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le groupe s'urbanise fortement. Pourtant, depuis les premières vagues, une présence nipponne se fait sentir dans les villes, et notamment à São Paulo. Arrivés dans le pays en 1910, des membres du deuxième groupe de Japonais y découvrent un petit noyau de douze compatriotes, déjà concentrés rue Conde de Sarzedas. Cette rue est alors connue comme "la rue des Japonais" dans le quartier de Liberdade, proche du noyau central de la ville.

Certains de ces pionniers plantaient et vendaient leurs produits vivriers sur le marché central de la ville. D'autres étaient artisans (menuisiers, peintres en bâtiment) ou ouvriers. Les réseaux migratoires fonctionnaient en rassemblant les membres de la colonie et les premières pensions japonaises ouvrirent leurs portes dans le quartier. C'étaient des locaux où les agriculteurs pouvaient passer la nuit ou déjeuner quand ils étaient de passage en ville pour une consultation médicale ou dentaire, ou pour des démarches administratives. Les jeunes, que les familles en meilleure situation envoyaient suivre des études dans la capitale, logeaient aussi dans ces pensions où la cuisine et la langue permettaient de maintenir un lien ethnique et culturel. Enfin, dans les caves des grandes maisons de la rue Conde de Sarzedas s'ouvraient les premiers entrepôts où les paysans pouvaient stocker les denrées cultivées en vue d'approvisionner la ville. C'est dans ces mêmes locaux que sont nés les salons des barbiers, profession qui proliférait également.

Avec l'arrivée progressive de nouveaux contingents, le commerce local a connu une expansion notable. Apparaissent alors les échoppes, les petits magasins de fruits et légumes, mais aussi les premières industries domestiques de produits d'alimentation, notamment celles qui produisent ces spécialités japonaises qui ont tant fait défaut au palais des premiers immigrants : sauce de soja, tofu, pâtisseries japonaises. Des blanchisseries et des teintureriers sont également inaugurées, parallèlement aux bureaux de placement d'argent qui administrent l'épargne des immigrants.

La concentration de la population conduit finalement à l'implantation d'institutions communautaires. C'est le cas du consulat, installé dans le quartier en 1915 ou,

la même année, de la première école japonaise (Taisho) implantée précisément dans la rue Conde de Sarzedas. Vinrent ensuite quelques associations et journaux et, plus tard, le club nippon qui réunissait l'élite de la colonie. En 1932, près de 2 000 Japonais vivaient à São Paulo, dont près de 600 dans la rue Conde de Sarzedas.

D'autres noyaux de peuplement d'immigrés japonais existaient, comme celui du quartier de *Pinheiros*, autour du siège de la *Cooperativa Agrícola de Cotia*, située à proximité d'un important marché municipal où ses produits étaient vendus sur les étalages. Nombre d'agriculteurs circulaient par là et un commerce spécialisé (engrais, outils) se développa, en plus de la présence d'entrepôts agricoles. Peu à peu, restaurants, bars, coiffeurs, barbiers, photographes, comptables, pharmaciens, médecins et dentistes s'installèrent. Ainsi les agriculteurs de passage pouvaient-ils éviter de se déplacer jusqu'au centre-ville : ils trouvaient les réponses à leurs besoins dans cette autre zone de concentration ethnique, laquelle ouvrait en outre de nouvelles opportunités de travail aux citoyens de la colonie.

Cependant, toute concentration ethnique urbaine ne se transforme pas nécessairement en *quartier ethnique*, si par là nous entendons l'existence d'une aura symbolique et représentationnelle forte, revendiquée par les membres d'un groupe ethnique ou reconnue par la société dans laquelle ils s'insèrent. En ce sens, l'émergence d'un quartier ethnique dépend des représentations que se font de la ville aussi bien la société locale que le groupe concerné. En l'espèce, Liberdade est devenu très tôt le quartier ethnique des Japonais paulistans, même si tous n'y vivaient pas et même si ceux qui y vivaient n'étaient pas tous Japonais. Avec sa forte concentration en commerces ethniques, industries domestiques de produits alimentaires japonais et sièges d'institutions communautaires, il est très vite devenu la référence urbaine par excellence pour l'ensemble des Nippo-paulistans.

La valorisation de l'identité nippone

Avec l'entrée en guerre du Brésil en 1942, le centre-ville de São Paulo tout comme le littoral de l'État deviennent des zones de sécurité nationale. Les lieux de concentration des Japonais, originaires – et souvent ressortissants – d'un pays ennemi, sont particulièrement visés. Les membres du groupe doivent évacuer le quartier de Liberdade et, dans des délais extrêmement courts, vendre leurs biens, quitter maisons et commerces. Leur concentration urbaine avait pris une visibilité telle qu'elle se retourna contre le groupe et facilita l'action discriminatoire et répressive de l'État. Liberdade cessa temporairement d'être le quartier par excellence des Japonais, mais reprit sa vie et son profil ethnique sitôt le conflit terminé. L'axe se déplace, à l'époque,

de la rue Conde de Sarzedas vers la rue Galvão Bueno, un peu plus au nord. Cependant, le caractère nippon sera affirmé, dorénavant, par la concentration des institutions communautaires et du commerce ethnique, alors que peu de Japonais choisissent de résider dans le quartier. Participant à cette dynamique, deux journaux japonais sont créés aussitôt après la guerre et ont leur siège dans le quartier : *São Paulo Shimbun* (1946) et *Diário Nippak* (1949). En 1947, le Centre d'études nippo-brésilien est inauguré, dont l'appellation même indique une vision de l'identité du groupe qui comporte déjà l'enracinement local. Ce profil sera également adopté par d'autres organisations créées ultérieurement. En 1955, l'Alliance culturelle Brésil-Japon et la Société de bienfaisance nippo-brésilienne sont inaugurées. En 1968 enfin, la Société brésilienne de culture japonaise est fondée.

Les cinémas aussi commencent à jouer un rôle de premier plan. Premier arrivé, le *Niterói* est inauguré en 1953, précisément dans la rue Galvão Bueno. Il sera suivi par d'autres, où la communauté assiste à la projection de films japonais. La possibilité de conjuguer séance de cinéma et promenade dominicale, toutes deux enrichies de coloration ethnique, se révèle extrêmement attractive : les longues files d'attente pour entrer dans les salles parlent d'elles-mêmes. De plus, le commerce ethnique fleurit autour des cinémas, tandis que d'autres salles encore sont inaugurées, guidées par le succès du *Niterói*.

Référence institutionnelle mais aussi en matière de loisirs et de commerces, c'est dans Liberdade que les familles paulistanes d'origine japonaise ou celles de l'intérieur de l'État viennent acheter les produits alimentaires, les pièces liées au culte religieux, les vêtements et objets décoratifs, tout en fréquentant les restaurants ethniques qui prolifèrent dans la région. Et cela bien avant que la cuisine japonaise ne devienne une mode mondiale, avant qu'un public non nippon ne se mette à fréquenter de tels restaurants, avant enfin que de nouvelles opportunités professionnelles ne s'offrent aux descendants, grâce à la multiplication des restaurants japonais dans les quartiers chics de la ville.

En 1969, l'avenue 23 de Maio est ouverte, destinée à devenir un des axes de circulation les plus importants de la ville ; elle passe sous le viaduc de la rue Galvão Bueno. D'autres travaux publics, avec l'élargissement de certaines rues, délogent une partie des commerçants et en déplacent d'autres. Ce processus culmine en 1975, avec l'inauguration de la station de métro Liberdade. L'aspect du quartier se transforme radicalement. L'association locale des commerçants, désormais consciente du potentiel du quartier du fait de son caractère ethnique, parie sur les facilités d'accès. Ses dirigeants mènent des actions visant à promouvoir un pôle touristique et commercial qui dépasse les frontières communautaires. Les rues principales du quartier sont équipées de lampadaires orientaux et d'autres décorations s'affichent, donnant

à l'ensemble une identité visuelle nipponne. La foire orientale du dimanche, la commémoration de fêtes du calendrier japonais, deviennent des occasions de se livrer au tourisme pour les nippon-descendants comme pour les autres. Il s'agit là d'un processus de patrimonialisation du quartier ethnique, exotique et touristique aux yeux des uns, chargé de nostalgie et d'identité pour les autres.

Conclusion

Les deux quartiers examinés ici sont centraux d'un point de vue géographique. Cette centralité présente pourtant pour chacun des implications bien différentes. La Croix-Rousse reste un quartier résidentiel pour la population immigrée, alors que Liberdade, considéré pourtant comme le quartier japonais, ne l'est plus réellement : s'il concentre les commerces ethniques et les institutions communautaires, les Nippo-paulistans sont allés habiter ailleurs. À l'origine pourtant, l'un et l'autre des quartiers ont attiré une population immigrée qui s'y est installée, du fait de la présence d'immeubles vétustes (la Croix-Rousse) et de grandes maisons également vétustes (Liberdade), aux loyers accessibles.

Les Nippo-paulistans ont quitté Liberdade pour des zones résidentielles voisines, où ils se sont dispersés notamment à partir des années de guerre. Les immigrés d'origines multiples qui vivent encore aujourd'hui à la Croix-Rousse se voient, eux, menacés par les processus de valorisation du quartier. Les premiers ont vécu un processus important d'ascension sociale, notamment dans l'après-guerre ; les derniers appartiennent toujours aux tranches les moins aisées de la population urbaine⁽⁹⁾. À la Croix-Rousse, plutôt qu'une mixité, il y a une juxtaposition des populations, dont les plus défavorisées se trouvent en outre confrontées aux dynamiques urbaines et financières récentes qui orientent leur trajectoire résidentielle vers des zones moins centrales, moins prestigieuses et en conséquence moins chères. Ici, le discours sur la mixité, que les responsables politiques décrivent comme exemplaire, cache des situations réelles de précarité et le manque du lien social supposé exister dans la mixité urbaine.

La population immigrée des Pentes de la Croix-Rousse, quant à elle, ne présente pas d'attitudes de différenciation volontaire comme celle de Liberdade. La fierté exprimée par les immigrés de la Croix-Rousse tient surtout à la centralité, à l'histoire et au prestige du quartier, qui fait partie du périmètre du patrimoine Unesco de Lyon. Lors des enquêtes menées sur le terrain, les références directes à l'histoire des Canuts⁽¹⁰⁾ ont été courantes, ainsi que des éloges divers du quartier, mais jamais en tant que quartier ethnique. L'intégration n'est jamais liée à l'expression d'une différence, fut-elle acceptée⁽¹¹⁾.

Liberdade, en revanche, est un quartier plus homogène, qui s'est construit en tant que quartier ethnique "japonais". Résidentiel au départ, il s'est ensuite imposé de plus en plus comme le pôle référentiel des populations d'origine nipponne, concentrant un nombre important d'institutions communautaires, de commerces de toutes sortes, de restaurants, et exhibant dans les décennies plus récentes un décor urbain japonisant. Il s'agit ici d'une fierté revendiquée, d'une prise de possession par le groupe d'un espace urbain, qui devient la preuve d'une présence sociale affirmée et d'une intégration réussie. Les Nippo-paulistans sont d'autant plus paulistans qu'ils restent "Nippons", selon des constructions identitaires constamment réinventées. ■

Notes

- 1.** M. R. Schpun, "L'immigration japonaise au Brésil : six générations en un siècle", in Id. (dir.) *1908-2008. Le centenaire de l'immigration japonaise au Brésil : l'heure des bilans, Cahiers du Brésil Contemporain*, Paris, CRBC (EHESS)/MSH, 71-72, 2009, p. 25-56 ; "Imigração japonesa no Brasil: riquezas de uma presença secular", in Celia Sakurai (dir.) *Resistência & Integração : 100 anos de imigração japonesa no Brasil*, Rio de Janeiro, IBGE, 2008, p. 136-149 (volume publié aussi en anglais : *Resistance & Integration: 100 Years of Japanese Immigration in Brazil*) ; "Imigração japonesa no Brasil: cinco gerações em um século", *Studi emigrazione*, Rome, Centro Studi Emigrazione, XLV, 170, avr.-juin 2008, p. 265-286 ; "Les descendants d'immigrés japonais au Brésil et les chirurgies d'occidentalisation des yeux", in Natacha Lillo et Philippe Rygiel (dir.), *Images et représentations du genre en migration (mondes atlantiques XIX^e-XX^e siècles)*, *Actes de l'histoire de l'immigration*, n° spécial, 7, 2007, p. 105-122 ; "História de uma invenção identitária: a estética nipo-brasileira dos descendentes de imigrantes (temporalidade migratória, etnia e gênero)", *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 7, 2007, <http://nuevomundo.revues.org/document3685.html>. Voir aussi le texte présenté lors du colloque international "Histoire, genre et migrations. Mondes atlantiques XIX^e-XX^e siècles", Paris I et École normale supérieure, Paris, 27-29 mars 2006, <http://barthes.ens.fr/clio/dos/genre/com/schpun.pdf>.
- 2.** "Les relations entre habitation et espace urbain en situation de changement culturel - Les enjeux urbains de l'habitat", ILOG PLAN-URBAIN (1990) ; "Espace, représentations et comportements", communication au colloque international "Pratiques de la ville - transformations sociales, évolutions spatiales", Paris X Nanterre, 21-22 sept. 1995 ; "Pratiques et représentations de la densité urbaine", Tampere, 21-22 fév. 1997 ; "Délimitation d'une frontière : la vie dans la cité", colloque "La vie dans la cité", Nevers, 9-10 juin 1999 ; "Le cadre de la qualité de vie", colloque "La qualité de vie au quotidien : cadre de vie et travail", Marseille, 8-10 juil. 2002 ; colloque "Justice et injustice spatiales", Paris X-Nanterre, 12-14 mars 2008 ; P. Genestier, L. Wittner, "L'expression 'Justice spatiale' : entre espoir d'égalité concrète et instrumentalisation politicienne de l'espace", colloque "Être en société, le lien social à l'épreuve des cultures", Association internationale de sociologues de langue française, AISLA, université Galatasaray, Istanbul, 7-11 juillet 2008.
- 3.** Artisans de la soie.
- 4.** Ville de Lyon, DAU, 2000.
- 5.** L'Observatoire territorial du contrat de ville (Agence d'urbanisme de Lyon) mentionne une proportion de 16 % de personnes nées à l'étranger, contre 14 % pour Lyon, et la Maison de l'éducation a recensé 35 nationalités sur le quartier en 2008.
- 6.** Selon les données du dernier recensement, le 1^{er} arrondissement est celui qui a la plus grande proportion de cadres, avec 20 % des ménages contre 16 % sur l'ensemble de la commune de Lyon.
- 7.** Nathalie Perrin (PS).
- 8.** 55 % d'allocataires et 8 % de bénéficiaires du RMI ; le taux de chômage est de 17 %, contre 13 % pour Lyon ; 25 % de chômeurs de moins de 25 ans, contre 19 % pour Lyon. La présence de ces familles lui a valu un classement en ZUS (Zone urbaine sensible) ainsi qu'un classement en REP (Réseau d'éducation prioritaire) en 1992.
- 9.** Le croisement des données INSEE avec la variable "nationalité" étant interdit en France, cette affirmation résulte de vingt ans d'enquêtes personnelles, du constat d'acteurs techniques et politiques du premier arrondissement et des études faites pour le classement du quartier en ZUS et REP.
- 10.** Pour ne citer qu'un exemple : "La révolte des Canuts, madame, a commencé ici, dans ma cour", explique un Marocain, primo-arrivant, ouvrier de 43 ans.
- 11.** Nous ne saurons le dire mieux qu'une de nos enquêtées : "On défend toujours le droit à la différence, mais le droit à l'indifférence est tout aussi nécessaire", in L. Wittner et Olga Barry (dir.), *Mémoires d'exil*, Lyon, Ed Aléas, 2006, p. 71.